

Laval théologique et philosophique



JOSSUA, Jean-Pierre, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*, tome 3 . Dieu aux XIXe et XXe siècles

Micheline Simard

Volume 53, numéro 2, juin 1997

Regards pluriels sur Marie de l'Incarnation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401098ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401098ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simard, M. (1997). Compte rendu de [JOSSUA, Jean-Pierre, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*, tome 3 . Dieu aux XIXe et XXe siècles]. *Laval théologique et philosophique*, 53(2), 466–468. <https://doi.org/10.7202/401098ar>

lon les étapes de purifications (l'auteur parle d'une Pâque de l'action et de purifications apostoliques) et selon les appels mêmes de Dieu à répondre à une mission précise. Ainsi l'action apostolique contribue fortement et même essentiellement à la vie mystique de tout baptisé conscient de la mission qu'il a à remplir au cœur du monde et de l'Église. À noter que le terme « mystique » doit être compris dans son sens le plus profond d'union au Christ et non pas dans le sens d'une recherche et d'une compréhension des phénomènes extraordinaires. Nous comprenons pourquoi sainte Thérèse d'Avila, au terme d'une vie spirituelle très riche, mais encore profondément bouleversée par une activité intense et alors qu'elle est parvenue aux septièmes Demeures, peut s'exclamer : « Tel est le but de l'oraison, mes filles ; voilà à quoi sert ce mariage spirituel : donner toujours naissance à des œuvres, des œuvres. »

L'insistance sur la valeur de cette conclusion, qui met en évidence les nombreux aspects du rapport contemplation/action et qui permet de bien comprendre le sens de l'expression « mystique apostolique », ne doit pas détourner le lecteur de porter une attention spéciale à la recherche minutieuse, détaillée et exhaustive qui la précède. En effet, l'auteur n'hésite pas à reprendre, en respectant le parcours biographique, tous les textes de sainte Thérèse d'Avila qui concernent cette question. Cette méthode d'analyse, que nous pourrions qualifier de « phénoménologique » puisque l'auteur cherche à faire parler le texte par lui-même sans idées préconçues, nous ouvre à tout un monde de réflexions, à une foule d'expressions clés qui vont dans le sens d'une compréhension harmonieuse et nuancée de la vie spirituelle dans sa fécondité apostolique et de la vie apostolique qui enrichit l'enracinement spirituel. La recherche de l'union à Dieu dans la charité demeure constante tout au long de ce parcours et prend des colorations multiples et variées selon les différentes étapes vécues par la sainte d'Avila. L'exemple de sa vie permet à chaque chrétien de trouver un éclairage suffisant tout en respectant le caractère propre du cheminement personnel. Ainsi aucun danger de faire de la sainte le seul critère possible dans le traitement du sujet et de s'enliser dans un schématisme étroit, une structure figée. Les propos mêmes de sainte Thérèse que l'auteur relève évitent toute forme de systématisation unilatérale et nous permettent de comprendre comment dans cette matière précise Thérèse a pu être déclarée « Docteur de l'Église » et comment aussi elle peut être d'un grand secours à tous ceux qui ont comme responsabilité l'accompagnement et le discernement spirituel chez les baptisés.

Finalement, la « mystique apostolique » telle que nous la révèle Thérèse d'Avila nous amène à comprendre que la vie mystique a pour but de conduire le chrétien à une parfaite obéissance à la volonté de Dieu, que ce soit dans la prière ou la vie active, et de se rendre parfaitement disponible à l'action de Dieu. Pour reprendre les mots de Bergson : « Maintenant, c'est Dieu qui agit par elle [la personne], en elle : l'union est totale et, par conséquent, définitive » (*Les Deux Sources...*, p. 245). Ainsi nous saisissons mieux le sens du titre de l'ouvrage recensé : *Dieu dans l'action*.

Jean-Guy PAGÉ
Université Laval

Jean-Pierre JOSSUA, **Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire. Tome 3 : Dieu aux XIX^e et XX^e siècles.** Paris, Beauchesne, 1994, 306 pages.

Jean-Pierre Jossua conclut, par ce troisième livre, les études qu'il a commencé à publier en 1985 et qui se basent sur une connaissance approfondie de la littérature en général, française en particulier, afin de tracer une histoire religieuse différente de celle à laquelle on s'attendrait.

Les événements de cette histoire correspondent à des lieux théologiques connus, que Jossua rencontre au gré de ses lectures du XIX^e et du XX^e siècles, tant chez des écrivains « confessionnels » que « confessant », ou chez des témoins involontaires de la quête du divin, puisqu'ils s'affichent non croyants ou non religieux. La visée de transcendance de ces derniers est en mesure d'inspirer les croyants pour un renouvellement du langage de la foi. Car les textes se situent, et conduisent le lecteur, « sur le seuil, dans l'attente ». Position liminaire constituant le caractère commun que Jossua a observé et sur lequel il appuie ses analyses. L'exploration du langage de la transcendance, nous démontrera-t-il ainsi, est possible grâce à cette attitude qui encourage à dépasser les considérations de la théologie négative. Ouverture, d'ailleurs, repérable facilement en poésie ; Jossua se trouve, de la sorte, justifié de lui accorder une grande attention sans négliger toutefois aucun genre littéraire. Car toutes les formes d'expression du littéraire l'intéressent.

Dans la troisième partie de son histoire religieuse, le théologien complète les études amorcées sur Hugo, Proust, Jaccottet, Bonnefoy, Grosjean. Il en présente d'autres, animé par le même souci d'assembler des œuvres confessionnelles (Claudel), critiques (Montherlant), autant que profanes (René Char). Le procédé privilégié est l'antithèse. Il permet de voir, avec plus d'acuité, la diversité des formes de référence à la transcendance : le divin masculin chez de Vigny, le divin féminin chez de Nerval ; le blasphème chez Laforgue, la mystique chez Bonnefoy ; l'individualisme au XIX^e (Stendhal, Flaubert), la solidarité aussi à cette période (Huysmans, Barrès, Blum) ; l'influence de la Bible chez des protestants (J.-J. Rousseau, Constant, de Staël), la réactualisation biblique chez des catholiques (Grosjean).

Pour le théologien littéraire, l'écriture rend possible l'expression de pensées distinctes des concepts, parce qu'elle ne relève pas du *logos*. Partir à sa découverte, tant du côté de l'expérimentation que de l'interprétation, permet de saisir la puissance créatrice des mots et l'utilité du registre symbolique. « L'étude du mouvement de transcendance, non forcément chrétien ni même religieux » (p. 19), qu'on décèle dans le texte littéraire, peut contribuer au développement nécessaire de la théologie. Mais Jossua insiste : « Pour qu'une telle recherche soit féconde, il faut remettre sur le métier ce que l'on entend par théologie » (p. 15).

Projet courageux et d'envergure, donc, qui n'aurait pu être mené à terme si l'auteur n'avait pas été convaincu du rôle essentiel de la littérature dans l'acquisition de la connaissance. Si, également, il ne lui avait pas paru urgent de trouver une solution à la situation anormale de coupure, entre les diverses formes culturelles et la pensée religieuse, qui caractérise la France depuis le XVIII^e siècle. En outre, ces études offrent beaucoup d'intérêt du simple fait qu'elles furent, pour un théologien, l'occasion d'une expérience d'écriture. Un temps et un lieu de liberté que révèle le texte, malgré les contraintes de la rigueur intellectuelle.

« L'index des auteurs étudiés dans les trois tomes », qui se trouve à la fin du dernier livre, facilite l'utilisation de la recherche. Les intuitions heureuses de lecture qui abondent au fil des pages ne risquent pas ainsi de se perdre.

Œuvre nécessaire, par conséquent, qui s'imposerait au Québec pour des motifs analogues. On peut prévoir des résultats pas tellement étrangers... Ne vivons-nous pas un malaise semblable à celui auquel Jossua fait allusion, quand il commente l'impression de schizoïdie qui l'habitait au début de sa recherche ?

Le titre donné à l'ensemble du travail, cependant, me gêne. Il n'y a pas de reconstitution historique de l'expérience littéraire, bien qu'un parcours temporel soit proposé. S'il y en a une, on doit en souligner quelques lacunes.

Une démarche scientifique visant au statut d'histoire doit justifier ses choix littéraires. En outre, ceux-ci doivent être représentatifs de la période, de la société ou de l'événement concernés par l'histoire et, plus que tout, rendre compte de la réalité rapportée, en l'occurrence ici, religieuse. Le théologien littéraire aurait dû, pour le moins, considérer un nombre significatif de femmes de lettres. Or, sur les quatre-vingt-seize noms figurant dans l'index, seulement sept représentent des femmes. C'est étonnant pour un théologien qui entend dépasser l'attitude apologétique au point d'en faire une condition essentielle de recherche (p. 14). On remarque aussi que les auteures étudiées n'ont pas la notoriété d'un Zola ou d'un Proust.

Le corpus littéraire français ne manque pourtant pas de femmes qui ont su, par leur talent et leur esprit critique, faire progresser l'histoire. Je pense, par exemple, à Simone de Beauvoir dont l'œuvre, en regard de la transcendance, a déjà été étudiée par Betty Guedj. Cela comporte des risques évidents, mais la théologie ne peut passer à côté de ces audaces ou de ces chances, spécialement si elle veut se mettre à l'écoute de l'expérience littéraire, capable de transformation sociale.

Une autre condition élémentaire de travail, établie au départ, consiste à admettre « par-delà toutes formes d'explication — une compréhension de la visée de l'auteur, présente dans le texte, et de la capacité de ce dernier de se référer au réel ou de projeter un monde possible » (p. 16). Elle rencontre les trois niveaux de la socialité (textuelle, historique et référentielle) reconnus par l'analyse sociocritique, pourvu que le primat du texte ne soit pas remis en question, — attitude que Jossua adopte généralement, sauf quand il prend des raccourcis. Il passe alors, sans prévenir, de l'expérience religieuse révélée par le texte à celle de l'écrivain, comme si la visée des mots équivalait à celle du sujet écrivant. Certes, il y des similitudes, mais la réception de telles adéquations s'avère difficile sans nuance. Car, qui dit expérience littéraire dit jeu ou *illusio*, ce qui ne signifie pas absence d'éthique ; dit aussi action d'un champ de pouvoir, comme le démontre le sociologue Pierre Bourdieu dans *Les Règles de l'art*. Abordant la pensée religieuse exprimée dans la littérature, il faut garder ces règles à l'esprit si on veut éviter un court-circuit des champs.

Dès l'*incipit*, Jean-Pierre Jossua fait preuve de maîtrise, tant de la matière à étudier que de l'écriture elle-même. On peut déplorer que la voix du théologien se fasse entendre, à quelques reprises, pour circonscrire l'expérience littéraire. On pourrait croire que le regard porté au texte est purement extérieur. C'est l'impression qu'on ressent, entre autres, devant les rappels de référence à l'aide d'un possessif, tel « notre vocabulaire religieux ». C'est là, bien sûr, le privilège d'un auteur et lorsque ce dernier connaît la portée des mots, comme c'est le cas de Jossua, il serait mieux d'en déduire qu'il s'agit ici moins d'imposer une vue personnelle que de poursuivre un témoignage, un engagement de foi à travers un langage neuf. En conséquence, il ne reste qu'à admirer les résultats.

Puis, suivant le vœu exprimé à l'endroit du lecteur (p. 19), on peut se laisser tenter soit par l'expérience de l'écriture à visée religieuse ou soit par l'exploration, non pas de ce que dit la transcendance à travers la littérature, mais comment elle se dit. À la suite de quoi, on pourra peut-être l'expliquer dans un langage renouvelé. Voilà le défi considérable que lance la théologie littéraire et que relève Jean-Pierre Jossua.

Micheline SIMARD
Université Laval

Jean-Dominique DURAND, dir., **Histoire et Théologie**. Paris, Beauchesne, 1994, 180 pages.

Ce petit ouvrage collectif rassemble des communications données lors de la journée d'études annuelle de l'Association française d'histoire religieuse contemporaine consacrée, en 1992, au thème